

PIERRE VALDELIÈVRE

En joue... Feu!

ou

La Mort du Roi Murat

TROIS ACTES EN VERS

ÉDITIONS DE LA CARAVELLE

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout -- PARIS

1933

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

- LES HEURES ÉMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris.
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edition L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition La Caravelle, Paris.

PROSE

- LES BAGNES D'ALLEMAGNE : *Souvenirs de captivité* (1920).
Edition L. Danel, Lille.
UNE « RÉCAPPÉE » : M^{me} D'HOËST-DENTANT, HÉROINE LIL-
LOISE (1930). Édition du Mercure de Flandre, Lille.
LA PSYCHOLOGIE DU POÈTE (1933). Edition La Caravelle,
Paris.

THÉÂTRE

- LA VOCATION DE TÉNIERS, 1 acte en vers (1931). Edition
du Mercure de Flandre, Lille.
LE DICT DE JACQUEMARS GIÉLÉE, 2 actes en vers (1932),
Edition La Caravelle, Paris.
LE NID DÉSSERTÉ, 3 actes en prose (1933). Edition G. Frère,
Tourcoing.

En joue... Feu !
ou
La Mort du Roi Murat

Il a été tiré de cet ouvrage
deux cent cinquante exemplaires
sur Vélin de Rives numérotés
de 1 à 250, constituant l'édition
originale et deux cent cinquante
exemplaires sur Alfa bouffant
hors commerce.

Exemplaire sur Alfa bouffant

H. C.

INSTITUTION N.D. DES DUNES
D U N K E R Q U E

AUTORISATION DE LECTURE

NOM : VALDELIEVRE

Prénom : Pierre

Classe de : 2^{de} II

est autorisé à lire :

TITRE: " En joue - - Feu ! "

AUTEUR: " Pierre Valdelievre "

Livre (1) de formation intellectuelle
ou religieuse. !!!

~~Revue (1) de distraction~~

Cette permission est donnée par (1)

-Monsieur le Préfet de Discipline

-Monsieur l'Abbé Gipaut

-Monsieur le Professeur Titulaire
de la classe de 5^{de} II

Date et Signature :

18.5.64 Gipaut

pour les élèves de
II^{de} II

(1) Rayer les mentions inutiles.

A Madame Veuve
PIERRE FRANCESCHETTI,

A Messieurs
JOSEPH-MARIE FRANCESCHETTI,
ANDRÉ-JOACHIM FRANCESCHETTI, et
MARC-ANTOINE FRANCESCHETTI,
ses fils,

*je dédie cette œuvre, en reconnaissance de
l'aide documentaire qu'ils m'ont apportée
pour l'édifier, et en admiration pour l'hé-
roïsme de leur aïeul, et son loyal attache-
ment au courage malheureux, ce qui est
d'ailleurs une des belles caractéristiques
de l'âme corse.*

P. V.

Les faits, par conséquent, sont d'une authenticité difficilement contestable.

L'auteur du présent ouvrage, séduit à son tour par tout ce que cette relation présentait de superbement dramatique, y a puisé la matière des pages qui vont suivre. Il a suivi fidèlement le récit, s'astreignant même à garder les propres paroles des héros, qu'il n'a modifiées que dans la mesure strictement nécessaire aux exigences de la prosodie; seul l'arrêt de Ferdinand IV transmis au Général Nunziante par le télégraphe Chappe, ordonnant la réunion de la commission militaire et lui traçant la sentence à prononcer, a été gardé intégralement en prose dans son texte réel, l'auteur ayant jugé qu'un tel monument d'iniquité devait être présenté tel quel, en évitant tout risque de le déformer en quoi que ce soit.

Tous les personnages de ce drame sont historiques, à l'exception du domestique Silvé, inventé pour les besoins de la scène, et nulle partie du récit n'est livrée à l'imagination : une telle réalité est suffisante.

Quels qu'aient été les torts et les erreurs de Murat, (qui est parfait?) tout s'efface devant son héroïsme, et devant la somme de gloire qu'il a apportée à la France : sa force d'âme dans l'infortune, et son attitude devant la mort, ayant voulu commander lui-même le feu au peloton d'exécu-

tion, dépassent de cent coudées la mesure commune.

Et l'auteur de ce drame, au cours de son travail, s'abandonnant à des rêves à la Detaille, a cru plus d'une fois entendre l'appel des sonneries épiques, résonnant splendides et vibrantes, lui dont le bisaïeul, trompette-major aux hussards de la Garde impériale, a vraisemblablement sonné à la suite de Murat, ces charges endiablées qui faisaient trembler la terre, et décidaient du sort des batailles.

De la Rocca dit très justement dans sa relation :
« Aujourd'hui, quand nous, leurs fils, nous jetons
« un regard sur de pareils hommes, nous ne pou-
« vons nous empêcher de saluer leur mémoire de
« notre admiration... La fortune a trahi le courage;
« mais si elle l'avait favorisé, leur front serait ceint
« d'une auréole dont les rayons auraient rejailli
« sur la nation toute entière. »

Et avec le recul des années, cette épopée de l'Empire nous apparaît la période la plus merveilleusement grandiose et la plus magnifiquement chevaleresque de toute l'histoire de France, traversée par des paladins chamarrés d'or, et debout sur leurs étriers d'argent dans un ruissellement de gloire et d'héroïsme.

PERSONNAGES

JOACHIM MURAT;

DOMINIQUE-CÉSAR FRANCESCHETTI, *ancien général des
grenadiers de la Garde Royale Napolitaine;*

JEAN MULTEDO, *officier de cavalerie;*

BLANCHARD, *officier de marine;*

NATALI, *colonel d'artillerie;*

POLI, *commandant;*

NUNZIANTE, *général napolitain, commandant les
deux Calabres;*

SILVÉ, *domestique de Franceschetti;*

LA GLOIRE.

LE PREMIER ACTE se passe le 25 août 1815,
à Vescovato (Corse), chez Colonna-
Ceccaldi, beau-père du général Fran-
ceschetti.

LE DEUXIÈME ACTE se passe le 28 septembre
1815 à Ajaccio, à l'Hôtel de la Croix de
Malte, tenu par Joseph Qui.

LE TROISIÈME ACTE se passe le 13 octobre
1815 dans la prison de Pizzo (Calabre).

EN JOUE... FEU!

ACTE PREMIER

La scène représente le cabinet de travail du Général Franceschetti, mobilier sobre, table de travail. Au fond, porte sur l'extérieur; à gauche, porte sur l'intérieur de la maison; à droite, fenêtre donnant sur la montagne.

SCENE I.

FRANCESCHETTI, puis SILVÉ.

FRANCESCHETTI.

D'abord occupé à sa table de travail, il se lève et va voir à la fenêtre.

L'air est lourd, le ciel bas, et l'obscurité gagne,
Voici venir l'orage à travers la montagne;
Le vent monte, et l'on voit au lointain s'agiter,
D'une houle sauvage au reflux indompté,
Les cimes des sapins tordus par la tempête.

Là-bas, les chevriers cherchant une retraite
Rassemblent leurs troupeaux qui suivent, apeurés,
Les vieux boucs cheminant aux lisières des prés,
Et l'averse déjà s'épanche à grosses gouttes.
Je plains les voyageurs égarés sur les routes!
Silvé! Calamité pour nos champs de blé noir!

SILVÉ, *entrant.*

Maître, vous m'appellez?

FRANCESCHETTI.

Hâte-toi d'aller voir
Si l'on a clôturé les portes de l'étable.
Ah! l'orage en montagne est chose redoutable!
Que tout soit bien fermé, sans donner prise au vent.
Nul voyageur, nul chemineau, même en bravant...

SILVÉ.

Il sera fait ainsi, Maître, soyez tranquille. (*Il sort.*)

FRANCESCHETTI.

En quels temps vivons-nous! On croirait que notre
Par un secret destin en proie aux éléments, [île
Ressent le contre-coup des bouleversements
Qui viennent d'agiter la France toute entière.
L'Empereur en tombant a fait trembler la terre,
Et la Corse, au delà du barrage de l'eau
Tressaille sous l'écho du choc de Waterloo.

SILVÉ, *rentrant.*

Maitre, deux voyageurs pourchassés par l'orage
Arrivent à l'instant aux abords du village
Et demandent l'abri de l'hospitalité.

FRANCESCHETTI.

Qu'ils entrent, justes cieux! La seule humanité
M'interdit...

SILVÉ.

Ce sont des inconnus.

FRANCESCHETTI.

Que m'importe!
Il suffit qu'à l'instant ils frappent à ma porte;
Fais-les entrer de suite.

Silvé sort.

SCENE II.

FRANCESCHETTI, BLANCHARD, puis MURAT.

FRANCESCHETTI.

Ami, soyez chez vous.

BLANCHARD.

Signor, je vous salue, et votre accueil est doux,
Qui donne à l'inconnu cherchant une détente,

La douceur d'un foyer au sein de la tourmente.
Mon maître infortuné veut vous entretenir.

FRANCESCHETTI.

Son nom?

BLANCHARD.

Il le dira lui-même.

FRANCESCHETTI.

Il peut venir.

*Murat se présente à son tour à la porte du
fond, enveloppé d'un carrick brun,
guêtres souillées, la barbe inculte, et
la tête serrée d'un bonnet de soie
noire.*

FRANCESCHETTI.

Mon brave, votre nom, sans discours inutiles?

MURAT.

Murat, Grand-Duc de Berg et Roi des Deux-
[Sicules.

FRANCESCHETTI.

Quoi, Sire, c'est vous-même? Ah! laissez-moi
[baiser

Vos mains et vos genoux! Je ne puis maîtriser
L'impatient élan d'une ardeur infinie
Envers mon maître et Roi : Que l'heure soit bénie,
Où vous avez franchi le seuil de ma maison!

MURAT.

Oui, mon ami, c'est moi, qui craignant le poison
Et le fer des brigands armés à ma poursuite,
Jusqu'ici suis contraint de conduire ma fuite;
Oui, mon fidèle ami, de votre loyauté
Je viens solliciter cette hospitalité.
Pouvez-vous me l'offrir sans danger pour vous-
Je m'abandonne à vous. [même?

FRANCESCHETTI.

Sire, jusqu'à l'extrême,
Ma fortune, ma vie et mon sang sont à vous.
Mieux encor, tous les miens se montreront jaloux
De dévouer aussi pour vous toute leur force.

MURAT.

Ah! je le savais bien, l'hospitalité corse
Est une chose unique, et n'a pour l'égal
Que votre attachement au malheur accablé.

FRANCESCHETTI.

Sire, je suis à vous. Et maintenant, de grâce,
Veuillez vous reposer, car vous portez la trace
D'une dure fatigue inscrite à votre front.

BLANCHARD.

Plus brisé qu'à conduire en guerre un escadron!

MURAT.

Oui, j'ai souffert, ami, de toutes les manières!
La Reine, je le sais, a gagné les frontières
Avec des officiers membres de ma maison,
Je la sais à l'abri de toute trahison.

FRANCESCHETTI.

Mais vous?

BLANCHARD.

Sachez, Signor, notre triste équipée :
Le Roi Murat contraint de briser son épée,
Et, trahi par les siens, de quitter ses Etats
De soldats révoltés et de sujets ingrats.
Il s'en vint aborder aux côtes de Provence,
En escomptant l'accueil généreux de la France,
Mais il ne savait pas quelle était la terreur
Où l'on traquait ceux qui touchaient à l'Empereur.
Et lui, le Roi Murat, ce héros de légende,
Ce Maréchal de France, errant en contrebande,
Dut se cacher pour dérouter les assassins :
On aurait dit des loups, que tous ces spadassins,
Loups affamés, lâches et forts de leur seul nombre,
Qui cernaient un lion pour l'étrangler dans
[l'ombre.

MURAT.

Enfin, ces jours derniers, dans une barque, un soir,
En rade de Toulon, les lieutenants Blanchard,

Langlade et Donnadiou me firent prendre place.
Ces trois braves marins écoutant leur audace,
Sans souci du gros temps sur la mer déchaîné,
Partirent à la rame en effort obstiné,
Pour rencontrer en mer le bateau-poste corse;
Nous fûmes recueillis hier à bout de force
Dans le courrier de mer conduit par Bonelli
Qui toucha Bastia, son trajet accompli.
Le brave Galvani, commissaire de guerre,
A guidé jusqu'ici nos pas en grand mystère,
Et nous voici...

FRANCESCHETTI.

... venus, certes, bien à propos.
Mais, pour l'amour du ciel, prenez quelque repos,
Vous êtes fatigués, brisés; aussi, pour l'heure,
Usez à votre gré, Sire, de ma demeure.

MURAT.

Ami, je reconnais votre extrême bonté.
Murat sort par la gauche.

SCENE III.

FRANCESCHETTI et BLANCHARD.

BLANCHARD.

Sous votre toit, Signor, je ne saurais rester :
Après du Roi Murat ma tâche est accomplie,

Je le laisse en vos mains, mais je vous en supplie
Veillez bien sur ses jours, car ils sont menacés.
La haine sans pitié des Bourbons renversés
Jusqu'ici le poursuit, et par la calomnie
On le déclare bon à toute félonie,
Et tout prêt dans votre île à se proclamer roi.

FRANCESCHETTI.

C'est fou!

BLANCHARD.

L'esprit du mal ne connaît point de loi.
Démentez ces propos lancés par la rancune
Envers un roi banni qu'abreuve l'infortune,
Et dont la France même a mis la tête à prix (1).

FRANCESCHETTI.

J'écoute vos conseils, et dès ce jour j'écris
Pour annoncer moi-même au colonel Verrière
Gouverneur provisoire en l'île toute entière,
Que le Roi Joachim est mon hôte aujourd'hui,
Que je n'hésite pas à répondre de lui,
Car ce malheureux prince errant et famélique
Ne veut aucunement troubler la paix publique.

BLANCHARD.

Faites. Que Dieu vous aide! Adieu, Signor.

(1) Le Gouvernement de la Restauration avait fait promettre la somme de 150.000 francs à quiconque apporterait la tête de Murat.

FRANCESCHETTI.

Adieu!

Blanchard sort par le fond.

SCENE IV.

FRANCESCHETTI, SILVÉ.

FRANCESCHETTI.

Silvé! Comme de moi, j'en suis garant, morbleu!

Silvé entre pendant que Franceschetti écrit à sa table de travail.

Silvé, selle à l'instant notre meilleure bête,
Et galope d'un trait sans retourner la tête,
A Bastia, porter ce mot au Gouverneur.
Sois rapide et discret, c'est affaire d'honneur
Concernant l'étranger mon hôte, tu t'en doutes,
Et ne te laisse point arrêter sur les routes.
Va! Mais auparavant passe chez Multedo
Et mande-lui qu'il vienne ici tout aussitôt.

SILVÉ.

Maître, comptez sur moi, je suivrai la consigne,
Et de la mission je me montrerai digne.

Silvé sort par le fond. Franceschetti se remet à sa table de travail, et au bout de quelques instants Murat entre par la gauche.

SCENE V.

FRANCESCHETTI, MURAT.

MURAT.

Général, je vous veux exposer sans témoin
Quels projets je nourris, avant d'aller plus loin.

FRANCESCHETTI.

Parlez, Sire.

MURAT.

Je suis las d'être un roi-fantôme,
Et je veux aux Bourbons reprendre mon royaume.

FRANCESCHETTI.

Sire, que dites-vous! Allez reconquérir
Naples et la Calabre? Ainsi...

MURAT.

Sans coup férir.

FRANCESCHETTI.

Mais a-t-on jamais vu plus folle extravagance?
Sire, excusez les mots de ma franche assurance,
Car mon seul dévouement me trace mon devoir,
Et je tenterai tout pour éviter de voir
De votre Majesté, dans pareille aventure,
La gloire compromise, aussi je vous conjure

D'écouter posément la raison en ma voix,
Unie à l'amitié, qui parlent à la fois.

MURAT.

Avez-vous oublié la marche triomphale
De l'Empereur proscrit, dominant la cabale,
Rentré de l'île d'Elbe? Et pensez-vous ces rois...

FRANCESCHETTI.

Non, Sire, croyez-m'en : Pour la seconde fois
Aux champs de Waterloo, désastre irréparable,
L'Empereur est tombé, et son sort lamentable
Demain serait le vôtre, ou même pis encor,
Car bien plus que l'exil vous risqueriez la mort.

MURAT.

La conquête, pourtant, en serait bien facile,
Et mon peuple m'attend : Naples et la Sicile
Sont prêts à m'acclamer aussitôt débarqué,
Car, souvenez-vous-en, je n'ai point abdiqué.
M'approuvez-vous?

FRANCESCHETTI.

Non, Sire, et malgré qu'il m'en coûte,
Je dois vous arrêter au seuil de cette route.
Je veux vous laisser seul prendre quelque repos,
Et vous jugerez mieux quand vous serez dispos.

Il sort par la gauche.

SCENE VI.

MURAT.

J'aurais dû me douter que partout sur la terre
Les hommes sont pareils, leur dévouement sincère
Ne sert pas l'infortune, et qui ne peut payer
De l'or et des honneurs, ne peut apitoyer
Pour servir avec lui la plus belle des causes!
C'est la fatalité dont les raisons s'opposent :
J'étais environné de tous mes ennemis,
Et voici maintenant l'abandon des amis!
Que faire? Ah! terminer d'un geste cette vie,
Geste de désespoir, où la route suivie
M'a conduit à travers la gloire et les honneurs,
A la pire infortune... Et foin des sermonneurs!
Murat, comme un soldat, va périr d'une balle!

*Il retire un pistolet de sa ceinture, l'arme,
et dans un geste de désespoir, se l'ap-
plique sur la tempe.*

SCENE VII.

MURAT, FRANCESCHETTI.

FRANCESCHETTI

entrant subitement par la gauche.

Ciel! Arrêtez, au nom d'une amitié loyale!
Vous m'arrachez des pleurs! Pitié!

MURAT.

Franceschetti!

FRANCESCHETTI.

Vous voyant à ce point brisé, j'ai pressenti
Ce mouvement fatal, désespoir et colère,
Sire, je vous guettais.

MURAT.

Que prétendez-vous faire?

FRANCESCHETTI.

Accomplir un devoir, en toute loyauté,
Que m'imposent l'honneur et l'hospitalité :
C'est la loi de la Corse, et je n'en veux point d'autre,
Mon cadavre à l'instant va tomber près du vôtre!

*Il prend un pistolet sur sa table de travail,
et l'arme.*

MURAT.

Et quoi, vous pousseriez si loin le dévouement?

FRANCESCHETTI.

Sire, sans hésiter! Pourtant, en ce moment,
Un tout autre souci me pousse, je confesse.

MURAT.

Lequel?

FRANCESCHETTI.

Souvenez-vous, Sire, de la promesse
Faites à quiconque tient la tête de Murat
Que l'on a mise à prix : Lorsque l'on trouvera
Nos corps inanimés abattus côte à côte,
Nul n'osera penser que j'ai tué mon hôte
Pour me faire payer le prix de votre sang.
Il me faut par ma mort me montrer innocent
De cette ignominie. Et quand l'honneur l'exige
Il est environné pour moi d'un tel prestige,
Que je suis prêt au sacrifice, à l'accomplir
Les yeux fermés, sans marchander et sans faiblir.

MURAT.

Je vous reconnais là!

FRANCESCHETTI.

Vous pensiez me connaître?
Maintenant seulement, Sire, mon Roi, mon Maître,
Apprenez qui je suis : Si j'ai tout essayé
Pour vous dissuader, par devoir d'amitié,
La voix de conscience à présent me délivre,
Partout où vous irez, je suis prêt à vous suivre.
Disposez de ma vie!

SCENE VIII

MURAT, FRANCESCHETTI, MULTEDO.

Multedo se présente par la porte du fond.

Entre ami! Permettez :
Joachim Murat, Roi de Naples.

MULTEDO.

Majesté,
Je baise sur vos mains la gloire et l'infortune!

FRANCESCHETTI.

Sire : Jean Multedo. L'existence commune
Des hasards de la guerre a scellé l'amitié
Qui nous unit tous deux : vingt-cinq ans, officier
Dans la cavalerie, et déjà trois campagnes,
Demi-solde à présent, vivant dans ces montagnes
Notre existence rude et paisible à la fois.

MULTEDO.

Ami, vous omettez de dire toutefois,
C'est mon plus grand honneur, les sentiments que
Un certain général, grenadier de la Garde [garde
Du Royaume de Naples, envers moi son cadet.

FRANCESCHETTI.

Multedo, notre roi qui forme le projet
De rétablir son trône, a besoin de notre aide.

Pour moi, sans hésiter, à son désir j'accède,
Peut-il compter sur toi?

MULTEDO.

A la vie, à la mort!

MURAT.

Braves gens! J'y comptais et je n'avais point tort.
Assez de cette vie errante et misérable
Où comme un loup traqué j'erre méconnaissable!
J'ai toujours attaqué l'ennemi par devant,
Au grand jour, sabre au clair. En avant! En avant!
Oui nous les reverrons ces belles chevauchées
Et ces galops fougueux sur les moissons couchées!
Nous reverrons flotter sur mon palais royal
Mon enseigne amarante avec l'armorial
De Joachim Premier : « Dieu, la Gloire et les
[Dames (1).
En avant, cavaliers, mes peuples me réclament :
Droits sur les étriers, sabrez les ennemis,
Voici le Roi Murat!... Vous, merci, mes amis!

RIDEAU.

(1) Le pavillon de Murat Grand-Duc de Berg était amarante, portant la devise : Dieu, la Gloire et les Dames !

ACTE II.

La scène représente une salle de l'Hôtel de la Croix de Malte à Ajaccio. Mobilier, une table et des chaises, le reste ad libitum. Portes à droite et à gauche. Au fond une grande fenêtre avec balcon, donnant sur le quai, avec vue sur la baie d'Ajaccio.

SCENE I

FRANCESCHETTI, POLI.

POLI.

Pensez-vous, Général, que le roi persévère?

FRANCESCHETTI.

Hélas! oui, commandant! Chaque jour je confère
Longuement avec lui de cette question,
Et chaque jour plus forte est son illusion.

POLI.

L'accueil d'Ajaccio lorsqu'il fit son entrée,
C'était l'enthousiasme : ainsi qu'une marée

Le peuple se ruait et l'acclamait sans fin,
Avant-goût de l'accueil qu'on fait au souverain
Quand il revient chez lui nimbé par la victoire
Comme un triomphateur auréolé de gloire.

FRANCESCHETTI.

Napoléon rentré d'Elbe pendant cent jours
Tourmente sa pensée, il regrette toujours
D'avoir été contraint de se tenir au large
Sans avoir pu conduire une héroïque charge.

POLI.

Oui, l'Empereur a dit: « Ah! que n'était-il là! »

FRANCESCHETTI.

Et maintenant, tombé plus bas encor, voilà
Qu'il vogue en cet instant vers l'île Sainte-Hélène!

POLI.

L'aigle veut le grand air, il mourra sous la chaîne!

FRANCESCHETTI.

Avez-vous escompté les diamants du Roi?

POLI.

A grand mal : quatre-vingt-dix mille francs; ma foi,
C'est suffisant. J'ai fait armer des volontaires,
Approvisionné les vivres nécessaires

Pour quelques jours de mer, et tout est mis à bord
Sur les six bâtiments nolisés dans le port.

FRANCESCHETTI.

Peut-être avant ce soir, verrons-nous cette chance
D'avoir le passeport qu'en toute diligence
Au Roi, les alliés ont promis d'envoyer;
A nouveau, dans ce cas, nous pourrions essayer
D'ébranler tout au moins sa volonté funeste.

POLI.

Faisons notre devoir, et Dieu fera le reste.

SCENE II

FRANCESCHETTI, POLI, MULTEDO.

Multedo entre par la droite.

FRANCESCHETTI.

Multedo?

MULTEDO.

Chut amis! Voici le passeport!

POLI.

Tandis que la flottille est encor dans le port.

FRANCESCHETTI.

Je n'osais espérer.

MULTEDO.

Tenez : une estafette
De Calvi, d'une haleine, au galop de sa bête
Vient d'arriver portant ces documents secrets
Signés de Metternich, et portant les cachets
Du Prince Schwartzemberg et d'un Lord d'Angle-
[terre.

FRANCESCHETTI.

Qui jamais eût pensé qu'un jour, pour se soustraire
Aux pièges des vengeurs du trône restauré,
Murat, le Roi Murat, fût contraint d'implorer
L'autorisation combien humiliante
Des princes étrangers.

POLI.

Sa fougue méfiante
Refusera peut-être; alors qu'advient-il?

MULTEDO.

Pourtant c'est son salut.

FRANCESCHETTI.

Quelque texte subtil
Du Prince Metternich, vient aggraver sans doute
De clauses de malheur, cette feuille-de-route.

MULTEDO.

Ce farouche ennemi, diplomate retors
Est capable de tout.

POLI.

Quand ils sont les plus forts,
Ces gens qui n'ont jamais vu de champ de bataille,
Se sentant des héros, mais la moindre mitraille
Les ferait esquiver comme lièvres aux champs.

FRANCESCHETTI.

Quels que soient ces papiers, amis, il est grand
De les porter au Roi, je vais les lui soumettre [temps

Franceschetti sort par la gauche.

SCENE III

POLI, MULTEDO.

MULTEDO.

Cette expédition qu'un rien peut compromettre
Est une extravagance : Il faut être Murat
Pour croire un seul instant qu'elle réussira,
Lorsque tout l'en détourne et que chacun l'en
[blâme.

POLI.

Tout est prêt, Multedo, mais j'ai la mort dans l'âme!
Le Roi m'a confié le soin de noliser
Tout ce que dans le port on peut utiliser,
Cinq barques, c'est ainsi que les marins les
[nomment,
Avec une félouque, et deux cent cinquante
[hommes...

MULTEDO.

Pas plus? Achille-Roi! Quelle superbe audace
De s'embarquer ainsi!

POLI.

...Mais tous grognards de race
Décidés à lutter jusqu'au dernier effort.

SCENE IV

POLI, MULTEDO, MURAT, FRANCESCHETTI.

MURAT.

Entrant brusquement par la gauche et tenant en mains les passeports qu'on vient de lui remettre. Il est suivi de Franceschetti.

Non, je n'accepte point, je préfère la mort!
Et je ne serai pas marchepied de l'Autriche!

Ah! je le savais bien, Metternich est trop chiche.
On voudrait m'appeler Comte de Libano!
Pourquoi ne pas nommer une autruche, un
[moineau?
Je suis Grand-Duc de Berg et Roi des Deux-
[Sicules.

MULTEDO.

Pourtant, Sire...

MURAT.

Jamais! Et tous ces rois débiles
Apprendront avant peu que Joachim Murat
Tient encore son épée, et qu'il s'en servira!

FRANCESCHETTI.

Sire, avec grand respect, souffrez, je vous conjure
Que je vous ouvre ici sans aucune imposture
Mon âme de soldat dévoué jusqu'au bout,
Qui ne vous reprend rien, vous ayant donné tout.
Car j'ai désapprouvé, je désapprouve encore,
Mais, Sire, je vous suis, et cela seul m'honore :
Si votre tentative échouait tristement,
Et que vaillant et fort vous partiez seulement
Vers une mort obscure, inutile et sans gloire!...

MULTEDO.

Devant tant d'incertain, Sire, vous pouvez croire
Que notre dévoûment à marcher sur vos pas

N'exclut point la prudence, et ne pensez-vous pas
Que l'on entende ici la voix de la sagesse?

FRANCESCHETTI.

Bien plus, Sire, voyez, voyez avec tendresse
La Reine et vos enfants errants à l'étranger,
Désemparés parmi la haine et le danger,
Voulant votre retour avec impatience,
Ayant mis en vous seul leur dernière espérance!
Puisse ce souvenir troublant vous émouvoir,
Et vous faire hésiter encore avant ce soir,
Puisse ce souvenir vous sauver de vous-même!

POLI.

Par pitié!...

MULTEDO.

Pour le Ciel!...

MURAT.

C'est pour ceux-là que j'aime
Que je dois aujourd'hui décider sans faiblir,
Et pour revoir la Reine, il me faut rétablir
Sur son trône perdu sa dignité première.
D'ailleurs, vous le voyez, est-il d'autre manière
De sortir de la Corse, honorable pour moi?
L'Autriche? En sa bonté ne faites jamais foi.
L'Angleterre? A présent, loyauté britannique

Sont deux mots ennemis d'accouplement tragi-
Depuis que l'Empereur en a tenté l'essai : [que,
En leurs mains confiant, ce grand aigle blessé
Est venu se blottir en demandant asile :
Ils l'ont mis dans les fers par vengeance imbécile
Et demain le feront mourir à petits coups.
Confiance aux Anglais? On nous prendrait pour
[fous!

Ma cause est populaire, et le peuple et l'armée
Maintes fois, je le sais, là-bas l'ont acclamée.
Alors qu'attendons-nous? Ferdinand de Bourbon
Verra que Joachim était loyal et bon :
Il ne lui sera fait nul mal en sa retraite
Bien qu'il m'ait entouré, procédé déshonnête,
De sbires assassins, sicaires, espions.

FRANCESCHETTI.

Mais lorsque réveillé de ces illusions...

MURAT.

C'est vous, Franceschetti, qui parlez de la sorte?

FRANCESCHETTI.

Sire, mon dévoûment à ces propos m'emporte.
Je vous le dis encor, mon sang vous appartient
Puis-je vous donner plus? Et dans cet entretien
De grâce ne voyez aucune défaillance,

Ni la peur du danger, ni l'ombre d'une offense.
Sire, quand partons-nous?

MURAT.

Ce soir-même à minuit.

MULTEDO.

Tout est prêt, et chacun de vos hommes instruit
Supporte mal son frein qu'il ronge dans l'attente;
Et d'ici, sur le port on voit *La Voltigeante*
Que tient prête à partir le patron Cecconi;
Le Baron Barbara dans sa main réunit
Les autres bâtiments rangés au long du môle.

POLI.

D'ailleurs, pour conserver en entier le contrôle
Sur les soldats du fort et de la garnison,
Le Commandant Cauro les fit avec raison
Conduire strictement en sévère consigne
Jusqu'en la citadelle.

FRANCESCHETTI.

Et n'ont-ils pas fait signe
Par delà les remparts, quand nous sommes entrés
Dans la ville, acclamant, vivats réitérés,
Le Roi qui chevauchait triomphant et paisible?

MURAT.

Braves gens!

MULTEDO.

Le soldat au panache est sensible.

FRANCESCHETTI.

Donc, Sire, tout est prêt, et nul ne manquera.

MURAT.

Ami, je vous connais, et ne suis point ingrat :
Il me souvient de vous au siège de Gaëte,
Puis à Caldiero, quand vous marchiez en tête,
La campagne en Calabre, et l'île de Capri...

FRANCESCHETTI.

Ce souvenir lointain devrait être assombri
Dans l'esprit si vivant de Votre Majesté.

MURAT.

Le Phare de Messine où vous fûtes cité
Pour avoir tenu bon si longtemps face à face
Aux canonnières anglais sur mer.

FRANCESCHETTI.

Sire, de grâce!...

MURAT.

Laissez-moi terminer : Vous avez commandé
De Wilna à Posen, sans être débordé,
Un vaillant bataillon de superbes vélites,

(Il fallait de tels chefs à ces soldats d'élites),
Et là, couvrant l'armée errante dans l'hiver,
Et que mordait au sang le gel et le grand air,
Vous avez protégé la retraite fatale
Où sombrait chaque jour la Garde Impériale.

FRANCESCHETTI.

Eh, Sire, je n'ai fait qu'accomplir mon devoir.

MURAT.

Vous fûtes au delà, car j'ai des yeux pour voir,
Et l'ayant vu, je sais à quel point fut parfaite,
Auprès de l'Empereur, la mission secrète
Si grave et délicate, où je vous engageai.
Sachez donc que les rois, malgré ce qu'il paraît,
Savent se souvenir, et que l'ingratitude
N'est pas toujours leur loi.

MULTEDO.

Votre sollicitude

Sire, nous confond tous.

MURAT.

Je me sens une ardeur
Qui me fait bouillonner mon sang de pourfendeur!
Croyez que l'Empereur souffrant, la chose est sûre,
N'a pas à Waterloo pu donner sa mesure,
Et qu'un pareil succès, l'Europe le vola!

POLI.

Mais ces carrés anglais...

MURAT.

Si j'avais été là
Je les aurais broyés sous ma cavalerie
Dans un choc à la mort conduit avec furie,
Piétinés sans pitié sous un assaut d'enfer!
Si vous saviez l'orgueil de charger sabre au clair
Devant des escadrons qui font trembler la terre!

FRANCESCHETTI.

Ah, Sire! je l'ai vu, c'est pis que le tonnerre!

MULTEDO.

Tourbillon déchaîné qu'on ne peut modérer.

MURAT.

Toute l'Europe a vu le Roi Murat sabrer,
Toute l'Europe a vu, sur le champ de bataille,
Déferler, en hurlant, à travers la mitraille,
Ma troupe de démons, dans leur course à la mort.
Nos ennemis l'ont vu, ils le verront encor!
Allons, amis, debout!

POLI, *lui présentant des documents.*

Voici des brevets, Sire,
Qu'à vos ordres j'ai faits ce matin.

MURAT.

Veillez lire.

POLI, *lisant.*

« Colonel Natali, lieutenant Biggiani,
« Sous-Lieutenant de peloton Pasqualini.
« Dans leur arme chacun, sont élevés d'un grade.
« Mon Ministre de Guerre ordonnant la brigade
« Et l'argentier d'Etat feront exécuter
« Ce décret, en ce qui les concerne » et daté...

MURAT.

...De la Corse: Je signe, en l'heure grave et gaie.

Il signe les brevets que lui présente Poli.

Regardez, mes amis, regardez cette baie
Où dort Ajaccio dans une calme nuit,
C'est Naples, dirait-on : Son souvenir me suit,
Jamais plus, je le sens, je ne vivrai sans elle!...

On entend des bruits de voix au dehors.

FRANCESCHETTI.

Quelles sont ces rumeurs?

MULTEDO.

Des rôdeurs en querelle.

POLI.

regardant dans la rue par la fenêtre du fond.

Non! Ecoutez ces cris d'ovation: Voici
Que la foule se presse en montant jusqu'ici.

LA FOULE, *au dehors.*

Vive le Roi Murat!

FRANCESCHETTI, *poussant le roi vers le balcon.*

Le peuple vous réclame,
Montrez-vous au balcon, Sire, qu'on vous acclame.

MURAT, *se montrant au balcon
et parlant à la foule.*

Salut, braves amis, je suis touché!

LA FOULE, *au dehors.*

Hourra!

Hourra pour Joachim! Vive le Roi Murat!
A bas les espions, les transfuges, les traîtres!
Et Vive l'Empereur!

MURAT, *rentrant.*

Pour se choisir des maîtres
La voix du populaire est la voix du bon sens.
Et maintenant partons, l'ivresse de l'encens
Ne doit point retenir des hommes d'énergie.

FRANCESCHETTI.

Partons...

MULTEDO.

...car la flottille attend, et la vigie
Signale un temps douteux.

POLI.

Sire, bon vent!

MURAT.

Adieu,

Et droit sur la Calabre!

*Murat sort, accompagné de Franceschetti
et de Multedo. Poli, qui ne doit pas
s'embarquer, reste seul en scène.*

POLI.

Où s'en vont-ils, grand Dieu!

RIDEAU.

ACTE III.

La scène représente un cachot de la prison de Pizzo. Un grabat, une table, des escabeaux. Une porte à gauche donnant sur l'intérieur de la prison, et une à droite donnant sur la cour de la prison.

SCENE I.

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI.

Au lever de rideau, les trois prisonniers apparaissent mornes et accablés, les vêtements déchirés et en désordre à la suite du combat qu'ils ont soutenu quelques jours auparavant. Franceschetti est blessé et porte un pansement autour d'un de ses bras.

NATALI.

Ah! le triste réveil après l'enthousiasme!

FRANCESCHETTI.

La Fortune a donné pour nous son dernier spasme,
Et nous délaisse.

NATALI.

Il est trop tard pour regretter
Tous ces événements.

MURAT.

Oui, la fatalité
S'acharne pour briser notre belle entreprise.

FRANCESCHETTI.

La tempête d'abord, succédant à la brise,
Et trois barques au loin dérivant au courant.

NATALI.

Puis la désertion du Commandant Courrand
Qui trancha de sa main l'amarre de remorque

MURAT.

L'honneur n'est pas un sentiment que l'on extor-
D'une âme qui l'ignore et ne le veut avoir. [que

NATALI.

Et Trenta-Capilli! Nul ne pouvait savoir
Qu'ancien chef insurgé des brigands de Calabre,
Ferdinand de Bourbon eût accepté son sabre,
Et sous mon uniforme en eût fait un soldat...

FRANCESCHETTI.

...Tout prêt à terminer par un assassinat.
Enfin, la trahison sans nom et sans excuse
Du Baron Barbara.

MURAT.

Oui, c'est lui que j'accuse
De nous avoir conduits à cette extrémité
En enfreignant mon ordre.

FRANCESCHETTI.

Et la postérité
Saura que transgressant la consigne sévère,
Il nous abandonna quand nous fûmes à terre,
Et prit le large, sûr de partir impuni,
Entraînant avec lui Vincente Cecconi
Avec *La Voltigeante*.

NATALI.

Ainsi toute retraite
Nous demeurait coupée après notre défaite.

MURAT.

Pour la première fois, je me vis acculé,
Moi Murat, à céder, puis à capituler.

FRANCESCHETTI.

Que dans notre malheur ceci nous réjouisse
De songer qu'à l'instant il n'est rien, rien, qu'on
Nous reprocher. [puisse

MURAT.

Bien mieux, je vous l'ai déjà dit,
Au-delà du devoir, vous vous êtes grandi :
Par deux fois, on l'a vu, Multedo, puis vous-même
M'avez sauvé la vie en un effort suprême.
Et lorsque je vous sais l'un et l'autre blessés...

FRANCESCHETTI.

Sire, ne parlons plus de ces dangers passés.

NATALI.

Songeons à ce qui peut nous advenir pour l'heure.

MURAT.

Si dans le cœur du roi l'honneur n'est pas un leurre,
Il se doit de montrer sa générosité.
Si par un heureux sort je l'avais emporté,
J'aurais fait voir à tous...

Trenta Capilli se présente à la porte de droite.

NATALI.

Quel sinistre visage!

FRANCESCHETTI.

Le calvaire commence, amis, ayons courage.

SCENE II

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI, TRENTA CAPILLI.

TRENTA CAPILLI.

J'ai l'ordre, au nom du roi, Messieurs, de vous
[fouiller.]

MURAT.

Et vous êtes?...

TRENTA CAPILLI.

Trenta-Capilli, officier
Au service de Naples, en la Gendarmerie.

NATALI, *à part.*

L'ancien chef des brigands, et maître en barbarie.

MURAT.

Vous portez l'uniforme à l'usage des miens.

TRENTA CAPILLI.

Que vous importe! J'ai le bon poste et vous tiens.
Nous avons à régler ensemble une querelle :
Mes trois frères pendus... L'occasion est belle,
Vendetta! Ça, voyons.

*Il fouille Murat, lui enlève successivement
son collier de brillants qu'il porte sur
la poitrine, puis son or et ses papiers.*

Des diamants... de l'or...
Soixante mille francs, parfait! Un passeport...
Maintenant qu'est ceci, ces pages chiffonnées

Lisant.

« Braves Napolitains... nos peines terminées... »

FRANCESCHETTI.

La proclamation!

TRENTA CAPILLI.

Ceci vous compromet
Plus gravement encor si possible. On admet...

Lisant.

« Votre Roi vous revient... la faction servile...
« Je vivrai solitaire en un modeste asile... »

Voilà la bonne prise! Ah! ah! les bons lurons!
Et sans adieu, Messieurs, car nous nous reverrons.

Il sort par la droite.

SCENE III

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI.

FRANCESCHETTI.

Ah! Bandit!

NATALI.

Détrouseur de passants sur la route:
Il n'a guère changé de métier.

FRANCESCHETTI.

Et sans doute,
Puisqu'il est un ancien voleur de grands chemins,
Les diamants et l'or vont rester dans ses mains.

MURAT.

Mais certainement pas ma proclamation,
Car il n'est pas un sot. Quelle aberration
Me l'a fait conserver, par un oubli funeste,
Lorsqu'ayant décidé d'aborder à Trieste
Je fis jeter en mer tout ce qui subsistait
De cet appel, dont on voudra faire un forfait!

SCENE IV.

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI, NUNZIANTE.

NUNZIANTE, *entrant par la droite.*

Messieurs, je vous salue et je viens rendre hom-
A l'infortune en vous alliée au courage : [mage
Je suis le Général Nunziante.

MURAT.

Merci!

Nous n'avions encor vu pareille chose ici.

NUNZIANTE.

Etant le gouverneur de toute la province
Je demeure attaché fidèlement au prince,
Mais je sais les égards que l'on doit au malheur,
Et ne voulant en rien aggraver la douleur
De vos cœurs valeureux, je vous donne assurance
Qu'il ne vous sera fait en ces lieux nulle offense.

MURAT.

Général, je retrouve en votre loyauté
Tout l'honneur du soldat!

NUNZIANTE.

La plus stricte équité
Pour vous tempèrera la sévère consigne,
Car c'est, je le sens bien, c'est un honneur insigne
Que d'avoir à garder des hommes tels que vous.

NATALI, *à part.*

Bel et bon, mais cela n'ouvre point nos verroux.

NUNZIANTE.

En quoi vous puis-je aider? Parlez.

FRANCESCHETTI.

Vos lettres, Sire.

MURAI.

Grand merci, Général. Tantôt je viens d'écrire
A la Reine, ma femme, échappée au péril,
Mais n'ayant pu trouver sûreté qu'en exil;
Au Général en chef des troupes autrichiennes;
Puis à l'ambassadeur de l'Angleterre à Gênes :
Les Puissances ayant signé mon passeport,
Il est de mon devoir de leur dire mon sort.
Souffrez que je remette en vos mains ces missives.

NUNZIANTE.

S'il dépendait de moi que ces lettres arrivent,
Je vous le promettrais, mais le Roi Ferdinand
Exige que ceci lui soit incontinent
Soumis en son palais, et quelques jours sans doute
Retenu par son ordre avant de prendre route.
Messieurs, ne craignez pas de faire appel à moi.

MURAT.

Nous avons confiance en votre bonne foi.
Nunziante sort par la droite.

SCENE V.

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI.

FRANCESCHETTI.

Sire, il nous faut user de cette complaisance.

NATALI.

Pouvions-nous espérer semblable déférence?

MURAT.

Mes enfants, on m'a pris mon or dans cette fouille,
Et nous n'avons plus rien.

NATALI.

Ah! oui, cette fripouille!

MURAT.

Qu'avez-vous pu sauver?

NATALI.

Je tiens six cents ducats.

FRANCESCHETTI.

Moi, trois cents.

MURAT.

Qu'est cela pour nous trois! En
[tous cas

Je connais un banquier auquel je vais écrire,
Signor Gagliardi, mon crédit va suffire,
C'est à Monteleone, et par le général
Ma lettre s'en ira pour réparer le mal.
Mais j'y songe, je veux faire aussi la demande
Qu'on nous transporte ailleurs, il se peut qu'on en-
Que nous sommes ici bien misérablement, [tende
Et si l'arrêt du roi tarde quelque moment,
Dans la prison de Tropéa, qu'on nous conduise.

FRANCESCHETTI.

Sire, Dieu vous entende et si quelque surprise...

SCENE VI

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI, NUNZIANTE.

NUNZIANTE,

entrant par la droite, un document écrit à la main.

Messieurs, vous me voyez profondément peiné :
Je dois lire à l'instant, l'ordre m'en est donné,
L'arrêté que voici, dans sa teneur entière :

« Nous, Ferdinand IV de Bourbon, Roi de
« Naples, avons décrété et décrétons ce qui
« suit :

« Article 1^{er}. — *Le Général Murat* sera tra-
« duit devant une commission militaire dont
« les membres seront nommés par notre mi-
« nistre de la Guerre.

« Art. II. — Il ne sera accordé au CONDAMNÉ
« qu'une demi-heure pour recevoir les secours
« de la religion. »

MURAT.

Je proteste, Messieurs! C'est de cette manière
Que vous voulez juger un homme tel que moi,
Qui ne doit compte à nul qu'à Dieu, parce que roi!
Je proteste, ces gens ne seront point mes juges
Puisqu'ils sont mes sujets : malgré vos subterfuges,
Ils ne sont que bourreaux!

FRANCESCHETTI.

Général, c'est trahir!

NUNZIANTE.

Messieurs, je suis soldat, et ne puis qu'obéir.

MURAT.

Ce tribunal me jugerait? Je suis son maître,
Et devant lui je me refuse à comparaître.
Pour y plaider pour moi j'interdis tout moyen.
Je n'ai plus rien à dire et ne dirai plus rien.

NATALI.

C'est une indignité!

NUNZIANTE.

Dans la salle voisine
Ces juges réunis ici par discipline
Vont statuer sur l'heure et fixer votre sort.

MURAT.

Non, cet, arrêt inique a décidé ma mort!
Allez donc faire un simulacre de justice,
Mais craignez seulement que le Ciel vous punisse,
Puisqu'avant jugement Ferdinand m'a donné
De son autorité le nom de CONDAMNÉ!

Nunzante sort à droite.

SCENE VII.

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI, TRENTA CAPILLI.

MURAT.

Le sort en est jeté!

NATALI.

Non, Sire, l'espérance...

MURAT.

Mais je saurai mourir en Maréchal de France!

Trenta-Capilli entre par la droite.

FRANCESCHETTI.

Ah! voici le bandit! Que veut cet homme encor?

TRENTA CAPILLI.

Le lieutenant chargé de faire le rapport
Devant le Tribunal, veut avant l'audience
Savoir vos nom, prénoms, votre lieu de naissance.

MURAT.

Joachim Murat, Roi! Seul vous suffit mon nom.
Et maintenant sortez! Sortez, dis-je, ou sinon...

TRENTA CAPILLI.

Tout beau, tout beau! Je pars dire votre insolence,
Et ce sera pour vous une étrange défense.

Il sort par la droite.

SCENE VIII.

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI.

MURAT.

Qu'ils poursuivent sans moi l'œuvre d'iniquité,
Mais je serai vengé, car la postérité,
Qui juge sainement, clouera leurs noms sans gloire
Avec leur infâmie, au poteau de l'histoire!

FRANCESCHETTI.

Ah, Sire! que ne puis-je encor mourir pour vous!

MURAT.

Je vous reconnais là. Merci! Je me résous,
Mais c'est dur! Que de fois mon âme tout entière
A passé dans la charge, ardente, forte et fière :
Mondovi, Montenotte, Arcole et Rivoli
Eylau, La Moskowa, nu-tête, l'œil empli
De fougue étincelante, énié de panache,
Traînant des escadrons, de ma seule cravache!...

NATALI.

Ah! Sire!

FRANCESCHETTI.

Maintenant...

MURAT.

Maintenant, c'est fini :
Le Roi Murat bientôt roi détrôné, banni,
Devant le peloton ne sera qu'une cible.

SCENE IX.

MURAT, FRANCESCHETTI, NATALI, NUNZIANTE.

NUNZIANTE, *entrant par la droite.*

Sire, je viens remplir la mission terrible...

MURAT.

Je la connais, Monsieur, c'est un arrêt de mort.
Cet arrêt est infâme, et je proteste encor
Devant l'humanité! Quand faut-il que je meure?

NUNZIANTE.

Les termes sont formels : Dans une demi-heure.
Un prêtre est là tout prêt, apportant son concours
S'il vous plaît, sans tarder, d'user de son secours,

MURAT.

J'y consens. Oui, j'ai fait le bien tant que possible,
Je ne me suis montré qu'aux méchants inflexible,
Et je meurs catholique et dûment baptisé.
Conduisez-moi.

NUNZIANTE.

Voici.

*Nunziante ouvre la porte de gauche et fait
sortir Murat.*

SCENE X.

FRANCESCHETTI, NATALI, NUNZIANTE.

NUNZIANTE.

Il ne faut m'accuser,
Je suis un instrument, Messieurs, et la consigne
Demeure sans pitié pour ceux qu'elle désigne;
Vous êtes des soldats, et vous n'ignorez pas
Qu'elle brise le cœur en conduisant le bras.

FRANCESCHETTI.

Mais pareille sentence est une chose inique.

NATALI.

N'a-t-on point eu d'égards pour l'héroïsme unique
De ce centaure ardent, de ce fier paladin,
Petit palefrenier devenu souverain?

FRANCESCHETTI.

Et qui tout d'une traite a traversé l'histoire
Dans un bruit de galop, auréolé de gloire!

NUNZIANTE.

Eh, que puis-je, Messieurs? D'ailleurs, vous...

FRANCESCHETTI.

Notre sort
Ne nous importe point : Une fois Murat mort
Quel besoin avons-nous encor de l'existence!

NUNZIANTE.

Ne désespérez pas, il faut en confiance...

SCENE XI.

FRANCESCHETTI, NATALI, NUNZIANTE, MURAT.

MURAT, *entrant par la gauche.*

C'est fait. Je veux écrire à la Reine, à présent.
Il s'assied à la table et écrit au fur et à mesure qu'il parle.

« Ma chère Caroline, un mot est suffisant :
« Voici ma dernière heure, une autre ne peut
[suivre,
« Et dans quelques instants, j'aurai cessé de vivre,
« Tu n'auras plus d'époux. Ne m'oubliez jamais,
« Adieu Létitia, Lucien, vous que j'aimais,
« Adieu Louise, Achille! Oubliez la rancune
« Pour donner le pardon, dominez l'infortune
« Et Dieu vous bénira. Pour moi, je vous bénis
« Moi, père malheureux dont les jours sont finis. »
Des mèches de cheveux!

*Il se coupe quelques boucles de cheveux
et les met dans la lettre.*

Général, je demande
Qu'on remette ceci, et je vous recommande
Quand je serai tombé, de prendre dans ma main
Le cachet que je tiens, pour que sache, demain,
La Reine Caroline, en l'exil oppressée,
Que son Murat est mort lui donnant sa pensée.
Je suis prêt!

NUNZIANTE.

Suivez-moi.

*Nunziente sort par la porte de droite.
Murat le suit, mais ne quitte pas la
scène, il s'arrête devant la porte ou-
verte par laquelle il voit les soldats
du peloton d'exécution.*

MURAT.

Amis, adieu!

Il embrasse Franceschetti et Natali, puis s'adresse aux soldats hors-scène.

Soldats,

Le Roi Murat commande encor comme aux com-
Montrez de l'énergie et de la discipline. [bats!
Epargnez mon visage et visez ma poitrine
Calmement, sans pitié, mais pour l'amour de Dieu
Ne faites pas souffrir!

Il ouvre ses vêtements, met sa poitrine à nu et sort de la scène. On l'entend commander dans la coulisse.

Mettez en joue!

NATALI

Se voilant la face, il pousse un long cri d'angoisse.

A... â... ah!

MURAT, dans la coulisse.

Feu!

On entend le feu de salve du peloton d'exécution, suivi immédiatement du bruit de la chute du corps. Franceschetti et Natali tombent dans les bras l'un de l'autre.

FRANCESCHETTI.

Atroce iniquité dont rougira l'histoire!

NATALI.

Qui l'auréolera dans un nimbe de gloire!

RIDEAU.

APOTHEOSE

Le rideau se lève à nouveau sur le décor de la prison de Pizzo; Franceschetti et Natali ont disparu. Au centre de la scène gît le corps de Murat, la face contre terre, tel qu'il s'est écroulé sous les balles. Derrière lui, debout, se tient l'allégorie de La Gloire, tunique blanche, le front cerclé d'or, tenant à la main une palme dont l'extrémité touche le corps couché. Le groupe ainsi formé reçoit une projection lumineuse qui laisse le reste du cachot dans l'ombre et apparaît comme une sorte de vision surnaturelle.

LA GLOIRE.

Murat, tu peux dormir de ton dernier sommeil!
Tu resteras pour tous un héros de légende,
Et dépassant de loin la gloire la plus grande,
Tu t'es couché comme un soleil!

Nous t'avons vu debout, dominant l'infortune
D'un torse de géant, formidable lutteur,
Et nul geste de toi, tracé pour ta hauteur,
N'avait la mesure commune.

De toi, Rome aurait fait sans doute un demi-dieu,
T'aurait glorifié sous les traits d'un Centaure
Qui fait vibrer le sol sous son galop sonore
En brandissant un lourd épieu.

Les hommes d'à présent, aux panthéons de gloire
Portent les noms voués à l'immortalité:
J'y pénètre aujourd'hui car tu l'as mérité,
Pour y suspendre ta mémoire.

Maintenant accourez, farouches cavaliers,
Vous qu'il a commandés aux quatre coins d'Eu-
Ainsi qu'une marée hurlante qui galope, [rope,
Hussards, chasseurs et cuirassiers,

Beaux lanciers et dragons, hordes empanachées,
Vous tous qu'il entraînait, splendide et furieux,
Cravache au poing, au déploiement prestigieux
De fantastiques chevauchées!

Accourez aujourd'hui pour fermer son linceul,
Et pour l'envelopper dans les plis de la gloire!
Il vous quitte à présent, il entre dans l'histoire,
Le Roi Murat va dormir seul!

Et sous l'accablement de l'éternel silence,
Et pour s'être à la mort spontanément offert,
Il vivra désormais grandi d'avoir souffert,
Purifié par la souffrance.

Murat, tu peux dormir de ton dernier sommeil,
Sabreur de bataillons, Paladin d'aventure,
Car dans une auréole étincelante et pure
Tu t'es couché comme un soleil!

RIDEAU.

==== IMPRIMÉ ====

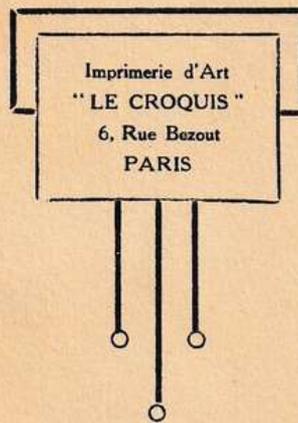
POUR LES ÉDITIONS
"LA CARAVELLE"

— Le Livre et l'Image —

SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE D'ART

" LE CROQUIS "

6, RUE BEZOUT, A PARIS.



Imprimerie d'Art
"LE CROQUIS"
6, Rue Bazout
PARIS